

on n'y commence la fauchaison que lorsque la fleur des froments en est entièrement passée.

On explique cette conduite en disant qu'aussitôt après la récolte des foins, toute l'humidité que les herbes maintenaient sur le sol des prairies, se trouve presque subitement exposée à l'évaporation de la température chaude alors existante, et occasionne des brumes épaisses, qui se répandent sur les blés environnants; que ces brumes s'attachent à leurs tiges, s'y combinent avec la sève, qui est surabondante à cette époque de leur végétation, et produisent l'accident connu sous le nom de *rouille des blés*.

C'est effectivement dans cet état de leur végétation que les blés sont les plus exposés à la rouille, mais avant d'en attribuer la cause à la fauchaison, lorsqu'elle coïncide avec la fleur des blés, il faudrait constater le fait par des expériences concluantes; et jusqu'à ce qu'elles aient été faites, nous ne pouvons regarder cette opinion que comme un préjugé très-fâcheux, car son effet est souvent de retarder le moment qui serait le plus avantageux pour la fauchaison des prairies.

«Ceux qui prétendent, dit un célèbre agronome, M. Bosc, qu'il faut laisser l'herbe mûrir dans les prés, donnent pour un de leurs motifs que la graine des plantes qui les compose se resseme d'elle même; mais ils ne savent pas que les graminées vivaces, surtout lorsqu'on les coupe après la formation de leur grainé, ne peuvent subsister dans la même place par la loi des assolements; qu'en conséquence, si cette graine lève, le plant qu'elle a produit ne tarde pas à périr.»

Un beau temps fixe est aussi une circonstance nécessaire pour faire de bons foins et pour les resserrer sainement. Malheureusement, elle ne dépend pas du cultivateur, car il est obligé de faucher ses prés aussitôt qu'ils sont en plein fleur.

Lorsque le temps est beau, non-seulement les foins que l'on récolte conservent leur bonté naturelle, mais encore la promptitude avec laquelle on peut les faire, en y employant le nombre convenable de bras et de voitures, rend cette récolte la moins dispendieuse possible.

Mais s'il est variable ou pluvieux alors la fauchaison devient longue, incertaine, dispendieuse, et ne produit que des foins plus ou moins avariés: on est quelquefois obligé de dérober pour ainsi dire le foin à l'intempérie des saisons. On tâtonne ses opérations; on consulte à tout moment le baromètre pour savoir si l'on fera faucher; si l'herbe est coupée on n'ose pas l'étendre, parce que le foin exposé à la pluie se détériore moins en un jour que lorsqu'il est étendu sur le pré; enfin sur les apparences quelquefois périlleuses du temps on le fait étendre; on se presse de façonner le foin, on le fait *sauter* pour accélérer sa dessiccation; on le ramasse ensuite en petit tas ou *meulons*, ou *veillottes*; les voitures arrivent pour l'enlever; on est prêt à le charger, et souvent la pluie la plus légère suffit pour détruire l'effet de ces peines et de ces sollicitudes.

Dans cette fâcheuse circonstance, il y a perte de temps dans la fenaison, et perte dans la qualité du fourrage, qui ne conserve plus ni couleur ni parfum lorsqu'il a été mouillé plusieurs fois pendant sa dessiccation. Du moins le foin qui en provient n'est point nuisible pour les bestiaux; au contraire, sa qualité n'est pas aussi basse que s'il avait été fait par un beau temps, et il n'est plus *marchand*.

Mais lorsque les prairies ont été rouillées par des inondations d'été, les foins qu'elles produisent ne sont plus qu'une récolte funeste pour le cultivateur. Il est d'abord obligé de supporter en pure perte les frais de leur fauchai-

son et de leur transport, afin de disposer les prairies à produire des regains. Le seul moyen qui lui reste pour s'indemniser un peu de cette perte, est de les faire faucher immédiatement après l'inondation, lorsque le terrain est suffisamment rassermi, parce que si la saison n'est pas à cet état avancée, les prés donneront des regains beaucoup plus abondants que si l'on avait attendu pour les faucher l'époque ordinaire de la maturité des herbes.

D'un autre côté, le foin rouillé ne devrait être employé qu'à faire de la litière, après avoir été convenablement desséchés; mais dans les années intempêtes, la disette des bons fourrages se fait généralement sentir. Chacun cherche à tirer parti du foin le moins rouillé. On le bat avec des fléaux, on le secoue ensuite pour en ôter la poussière, et c'est à peu près en vain que l'on prend toutes ces peines; la rouille a corrompu la partie nutritive ou mucilagineuse du foin, et l'eau, la terre et la sève des herbes, combinées ensemble, ont formé sur leurs tiges et sur les feuilles un mastic qui résiste à tous les efforts et qu'on ne peut en détacher entièrement; cependant, faute d'autre fourrage, on le donne aux bestiaux ainsi préparé, et cette nourriture les fait bientôt dépérir, et leur occasionne trop souvent des maladies inflammatoires, qui deviennent presque toujours épi-zootiques.

Les qualités apparentes que l'on recherche dans le fourrage sont la siccité, une couleur bien verte et une bonne odeur, et ces qualités sont effectivement les caractères distinctifs des foins des meilleurs prés.

L'état de siccité dans lequel doivent être les herbes pour faire de bon foin est relatif à leur espèce et à la manière de les récolter. Trop sèches, elles perdraient une partie de leur mucilage; trop humides, elles fermenteraient trop profondément dans le foin et y perdraient de leur couleur naturelle. Il est impossible d'établir des règles à ce sujet, et l'expérience doit être localement le guide le plus sûr. Nous ferons observer seulement que si l'on est dans l'usage de botteler le foin sur le pré, ce qui n'arrive guère que dans les lieux où il n'y a pas beaucoup de prairies, il faut y laisser sécher l'herbe plus longtemps; afin d'éviter que l'intérieur des bottes ne soit moisie par l'effet de la transpiration du foin.

Le parfum de ce fourrage, comme sa couleur, dépendent de la qualité des herbes, et du temps plus ou moins favorable que l'on aura eu pendant la fenaison.

Quant à sa couleur, on peut avec du soin la lui conserver telle que la nature des plantes peut la donner: il suffit de ne jamais laisser le foin répandu sur le pré pendant la nuit, car la rosée le blanchit. Pour éviter cet inconvénient, qui le rend d'une vente moins avantageuse, on le met chaque soir en tas ou veillottes, et le lendemain, lorsque la rosée est évaporée, on le répand pour en achever la dessiccation.

Les foins étant récoltés dans un état de siccité convenable, il faut les resserrer sainement, afin qu'ils puissent être conservés dans le meilleur état jusqu'à la récolte suivante.

On ne peut donner du foin nouveau aux bestiaux qu'environ six semaines après sa récolte, c'est-à-dire après qu'il n'est suffisamment *ressé*, parce que cette nourriture les échaufferait trop.

Le meilleur foin est celui qui provient des prairies sèches, parce qu'elles contiennent peu de parties nuisibles, et que les autres sont très-substantielles, et principalement aromatiques. Les chevaux en font très-avides ainsi que les montons.

Les foins des prairies de troisième classe, et surtout de